

**Études pédagogiques**

**Numéro 1**

# *Enseigner le vocabulaire*

**Cecilia Suzzoni**

**Le réservoir gréco-latin au service du vocabulaire  
de la langue française et du dialogue avec les langues**

**Publications de l'APLettres**

Association  
des Professeurs  
de Lettres

## **Référence électronique**

Romain VIGNEST (dir.), *Enseigner le vocabulaire*,  
[En ligne], mis en ligne le 04-05-2018,  
URL : [aplettres.org/le\\_reservoirgrecolatin.pdf](http://aplettres.org/le_reservoirgrecolatin.pdf)

## **Études pédagogiques**

publiées par l'Association des Professeurs de Lettres

### **Directeur de la publication**

Romain Vignest

ISSN 2609-0805

### **Mentions légales**

Copyright © 2017 – APlettres

Tous droits réservés.

Les utilisateurs peuvent télécharger et imprimer,  
pour un usage strictement privé, cette unité documentaire.

Reproduction soumise à autorisation.

Contact : [apl@aplettres.org](mailto:apl@aplettres.org)

## Le réservoir gréco-latin au service du vocabulaire de la langue française et du dialogue avec les langues

Cecilia SUZZONI  
(Paris)

« Ne pas oublier d'envoyer, au fond de notre langue, le grec et le latin chercher quelque chose pour nous. »  
(Valère NOVARINA.)

La matière est vaste et je ne l'aborderai que dans une perspective généraliste, d'autant que je n'ai aucune compétence pédagogique particulière en la matière, n'ayant jamais enseigné au collège ; dans les classes de lycée et en prépa l'habitude est prise de considérer la maîtrise du vocabulaire plus ou moins acquise. Ce que je peux dire avec beaucoup de force, et avec bon nombre de collègues, c'est combien toute réflexion sur les mots qui prend en compte le double plan de l'étymologie et du sémantisme – diachronie et synchronie – passionne les élèves, constitue un apport précieux à l'enseignement des matières littéraires et un formidable levier pour le décroisement des disciplines ; cela commence, d'ailleurs, avec le nom de chaque discipline, désignée par un vocable dont on voit mal comment un enseignant pourrait se dispenser d'y consacrer un arrêt ambitieux. Chaque discipline décline déjà avec le nom qu'elle porte, qu'il s'agisse de la *littérature*, de l'*histoire*, de la *géographie*, etc., le paradigme des enjeux qu'elle se doit d'explorer.

Le vocabulaire constitue la part la plus mobile de la langue, la plus sensible à « l'air du temps » ; son apprentissage exige donc également une approche éthique, sociologique, politique, une *lexicologie engagée*, où érudition et humour peuvent faire bon ménage, où savoir et saveur peuvent jouer au carrefour de leur étymologie commune (*sapere*). Il constitue aussi une part essentielle de l'aura mémorielle d'une langue, parce que, dans la langue, aussi « fuyante » qu'elle est, rien ne se perd. Les langues anciennes, et d'abord le latin, sont un sésame qui *ouvre* la langue française, qui la creuse, qui l'*ausculte*, comme dit le poète<sup>1</sup> ; et justement la poésie est toujours l'occasion d'une magnifique leçon de vocabulaire. La langue française est concernée, mais également, très largement, le sont les langues européennes qui doivent au latin et au grec l'essentiel de leur tissu lexical culturel :

---

1. Michel DEGUY, « L'expérience pensive du poème », dans *Pensées pour un nouveau siècle*, Fayard, Paris, 2008, p. 217.

l'Europe a sa langue ancienne et moderne : c'est l'*utraque lingua* dont il est plus que jamais urgent, nous rappelle François Jullien<sup>2</sup>, de raviver les ressources.

### I. Faire du vocabulaire une science du « mot vivant »

Je souhaiterais dans cette première partie, un peu à la manière d'un préambule, définir quelques principes qui plaident pour une démarche d'apprentissage du vocabulaire à même d'éviter une culture lexicale froide, ou superficiellement synchronique ; une démarche qui invite à habiter sa langue comme une maison de plus en plus familière, mais où subsistent des endroits plus secrets, « des couloirs, inextricables, qu'il faut longer, parcourir pour les comprendre en diachronie<sup>3</sup> ».

1. Éviter tout fétichisme étymologique — celui de l'inénarrable Brichot de la *Recherche...* —, en particulier le recours à l'*etumon* comme à une vérité révélée une fois pour toutes ; d'autant que le mot *étymologie* est vicieux : il fait sa propre réclame en exhibant sa vertu hellénique de vérité : *etumos logos*. Alain Rey oppose malicieusement à cet *etumos logos*, ce que nous ont laissé « nos bons ancêtres gallo-romains », pour désigner le mot, cette donnée majeure de la lexicographie, c'est-à-dire un murmure inarticulé « *mm-muttum* » : tout à la fois « mot et grognement » ; et il rappelle à cette occasion la suggestive expression d'Apulée « *mutmut facere*, pour décrire l'éternel « tu causes, tu causes<sup>4</sup> ».

2. Pour éviter ce reproche, partir justement d'une définition du mot beaucoup plus souple et vivante, du mot *rendu à son histoire*, dans un trajet de la langue qui, elle, justement vit dans le temps car « l'étymologie intelligemment conçue est moins un savoir figé sur le passé d'une langue que sur le trajet maintenu de son sens<sup>5</sup> » ; or le sens nouveau, quel qu'il soit, ne met pas un terme à l'ancien. Ce trajet est riche de tout un cheminement ; l'*etumon* n'est jamais un donné, gravé dans le marbre, immédiatement disponible ; si l'on peut dire avec Pierre Judet de La Combe que les langues anciennes sont des *cours qui délient les langues*<sup>6</sup>, c'est justement parce qu'elles permettent ce voyage à l'intérieur des mots, et en particulier de ces grands vocables qui épellent notre monde, comme « mythe », « empire », « cité », « droit », « démocratie », « philosophie », « religion », « guerre », « étranger », « éros », « nature », « travail », « esclave », « vérité », « image », « science », « loi » ; des mots qui, parce qu'ils ont été l'occasion chez les Anciens de débats constants, dans les joutes oratoires et dans les textes, se prêtent tout particulièrement, d'hier à aujourd'hui, à une approche sociologique, politique, éthique de la langue. C'est l'occasion de vérifier l'existence et la fécondité de la polysémie dans une langue de culture, qui vient enrichir la

2. François Jullien, dans *Il n'y a pas d'identité culturelle*, L'Herne, Paris, 2016, p. 62 : « Si nous avons abandonné l'enseignement du latin et du grec en France, c'est par faux modernisme, et faux démocratisme, autrement dit par démagogie historique et lâcheté. Il faudra les ré-enseigner. »

3. Alain Rey, *vocabuliste français*, éd. par François Gaudin, Limoges, Lambert-Lucas, 2011, p. 87.

4. Alain REY, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2016. Consulter également, pour les références qui suivent, ses chroniques sur France Inter, *Le dernier mot*, et dans *Le Magazine littéraire*, *Le mot de la fin*.

5. *Le bon air latin*, sous la direction de Hubert Aupetit, Adeline Desbois-Ientile et Cecilia Suzzoni, Fayard, Paris, 2016, *Préface*, p. 17.

6. Pierre JUDET DE LA COMBE, *L'avenir des Anciens. Oser lire les Grecs et les Latins*, Paris, Albin Michel, p. 51.

part de l'usage strictement transactionnel, communicationnel (voir à ce sujet l'intéressante petite synthèse de Pierre Laurens dans *Les mots latins pour Mathilde*, et la remarque citée, du linguiste Michel Bréal, un brin chauvine : « On dit que Frédéric de Prusse voyait dans la multiplicité des acceptions une des supériorités de la langue française<sup>7</sup> »...). On peut penser à la multitude de sens d'un mot comme « opération » : artisanal, médical, scientifique, philosophique. Cette approche du *mot dans le temps* vaut aussi comme mise en garde contre un usage médiatique mécanique, étourdi du mot : d'où la fécondité, par exemple, d'une relecture à la lumière de leur origine des couples sémantiques *stratégie/tactique*, ou *économie/écologie* ; dans ce dernier couple, la loi du marché, fait remarquer malicieusement A. Rey, dresse l'un contre l'autre les deux mots, en dépit du point de vue savant qui souligne leur parenté.

Le souci du vocabulaire dans une langue, souci du mot juste, de la nuance, du niveau de langue, est un appel à la vigilance et à la résistance contre l'appauvrissement du vocabulaire. Je voudrais m'appuyer ici sur deux beaux textes de l'essayiste Marthe Robert ; le premier, qui rejoint les mises en garde de George Steiner, sur « la grande retraite du mot », signe d'une modernité amnésique de sa langue : *Deuil et mélancolie des mots perdus* où elle déplore la perte de ces mots chassés du discours quotidien « qui marquaient pourtant le besoin de la nuance, de la différence, et, au physique comme au moral, l'inépuisable variété des phénomènes humains (...) ; pour peindre, situer, juger dans le langage de chaque jour, nous n'avons déjà presque plus rien à mettre entre le type bien et le salaud<sup>8</sup>. » De fait, l'inflation de la contre-culture adolescente, servilement intronisée par les médias, fait dangereusement triompher les mots « cool », « sympa », « chiant », qui couvrent maintenant largement le spectre du lexique des émotions. Le deuxième, qui m'invite à redire à quel point la suppression du latin obligatoire en sixième a été une vraie défaite pour l'apprentissage du vocabulaire : un passage où Marthe Robert, en se basant sur des souvenirs personnels, s'enthousiasme devant le plaisir d'un cerveau jeune non encore asservi aux *mots de la tribu*, à manipuler les mots, la sensibilité dont il fait montre aux « familles de mots », mots composés, préfixes, suffixes, dérivation ; et donc l'intérêt à exploiter très tôt pareille sensibilité aux liens, liens que l'on peut justifier, qui fonctionnent, qui remplacent avantageusement les liens du sang car « par la grâce de la grammaire, la procréation passe de l'ordre de la chair au seul pouvoir de l'intelligence<sup>9</sup> ».

3. Ne pas en tirer la conclusion qu'il s'agit de défendre une approche frileuse du vocabulaire qui serait hostile aux manières de parler de l'autre, à la reconnaissance d'un usage contemporain, car en matière de vocabulaire il ne faut jamais oublier le *jeu antagonique de l'innovation et du conservatisme*. Il y a, bien sûr, une toute puissance de l'usage et Alain Rey a parfaitement raison de défendre son choix du Petit Robert, celui d'un traitement du sens qui paraît le plus immédiat aux contemporains, « de nos jours » — un choix qui, pour autant, n'exclut pas les trajets historiques. Voir la « Présentation » du *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, 1967, p. XV. C'est qu'il y va aussi d'une attention au « bon usage social d'une langue », objet du livre signé avec Frédéric Duval et Gilles Siouffi, *Mille ans de langue française*, où il analyse à travers la

---

7. Pierre LAURENS, *Les mots latins pour Mathilde. Petites leçons d'une grande langue*, Paris, Les Belles Lettres, 2016, p. 131.

8. *La vérité littéraire*, Paris, Grasset, 1981, p. 9-10.

9. *Livre de lectures*, Paris, Le Livre de poche, 1977, p. 63-64.

langue française ce qu'il appelle des « objets sociaux » (occasions de quelques échappées sur les romans de Balzac et de Flaubert, friands, comme on sait, des sociolectes) ; ce souci de la parole sociale se retrouve dans *Le dictionnaire culturel en langue française* (2006) : voir la notice du mot « électricité » qui rappelle son inscription dans la société, l'imaginaire, et l'idéologie, avec la citation attribuée à Lénine : « Le communisme c'est l'électricité plus les Soviets<sup>10</sup> » ; il est très fécond de travailler avec de jeunes élèves sur telle ou telle de ses chroniques, soit sur ces *mots à découvert* où entre érudition gréco-latine et espièglerie, il dissèque mots anciens et néologismes ; à souligner aussi ce souci d'un usage qui ne corsète pas la langue dans le mot vieilli ; car s'il est indispensable de familiariser les élèves avec le sens que le XVII<sup>e</sup> siècle donnait par exemple au mot « honnête homme », il est tout aussi urgent de leur montrer que la même expression aujourd'hui ne coïncide plus avec la notion d'élite ; la fréquentation des « chroniques » d'Alain Rey permet aussi de prendre la mesure facétieuse du « dernier mot » — entre *bling-bling* et *bravitude* —, et aussi de souligner l'impertinence de la toute-puissance de l'usage qui peut faire triompher l'erreur la plus grossière (*habit* et *habiller* rapprochés sans complexe, sur le modèle de *vêtement* et *vêtir*, alors que *habit* se rattache à *habitude* et *habiller* à... *bille* ; ou encore le *rossignol* faute grossière pour *lossignol*... passée dans l'usage ! Il vaut la peine de rappeler que c'est un ancien, Horace, qui dans *l'Art poétique*, dit la nécessité d'enrichir l'idiome national, le *sermonem patrium*, et de mettre au jour des vocables nouveaux (*De arte poetica*, vers 58-63, 57-58, 69-71) : « Beaucoup de mots renaîtront qui maintenant sont tombés, beaucoup tomberont, qui sont en vogue aujourd'hui : si l'usage le veut, l'usage auquel appartiennent dans les langues la souveraineté, le droit, la règle. » On ne saurait mieux définir ce que Saussure désignera comme la face temporelle de la « monnaie des langues ». Sensible lui aussi à « la logique irrépressible du fait linguistique », Baldassare Castiglione écrit dans la dédicace de son *Courtisan* : « Ce serait une chose sotte que d'aimer la langue ancienne uniquement pour parler comme on parlait plutôt que comme on parle. »

## II. Le réservoir gréco-latin : un sésame pour une *auscultation* du vocabulaire

### 1. On parle grec et latin en français

Mais de ces deux branches différentes de l'arbre indo-européen, le groupe hellénique et le groupe italique, le latin est sans conteste la *racine*, le soubassement, la colonne vertébrale, du vocabulaire français (ce qui n'est évidemment pas exclusif d'autres traces). Plus de 50 pour cent des 1000 mots les plus fréquents en français d'aujourd'hui viennent du latin vulgaire, parlé en Gaule : on passe à près de 80 pour cent, compte tenu du processus de relatinisation, un réapprovisionnement régulier qui fait de français « *une langue deux fois latine* » (Henriette Walter). Et l'on ne dira jamais assez la prégnance des *emprunts* du latin faits au grec, passés au français<sup>11</sup>, et la prodigieuse postérité des racines grecques, matrice d'un vocabulaire intellectuel, connoté plus savant, *alphabet abstrait*, toujours à « la base

10. Cité dans Alain Rey, *vocabuliste français*, op. cit., p. 55.

11. Luigi-Alberto SANCHI, « Sous le latin, le grec : le parcours des mots », dans *Le bon air latin*, op.cit., p. 36-58.

même de nos classements intellectuels », scientifiques, poétiques, politiques, philosophiques<sup>12</sup>.

Il est important de faire remarquer aux élèves que le français a gardé du latin, langue initialement de laboureurs — son essor précoce comme langue littéraire écrite n'en n'est que plus remarquable — un fond de vocabulaire rustique, qui a gardé « le gout de la glèbe », se plaisait à souligner Anatole France (voir des mots comme *délirer* : sortir du sillon, *lira*, et surtout les avatars du mot « culture », ce concept romain, analysé par Hannah Arendt, forgé à partir du verbe *colo* : cultiver son champ — et sa langue<sup>13</sup>... « comme un bon cultivateur »). Intéressant aussi de les faire réfléchir sur le doublet gréco-latin *Éthique / Morale* ; leur faire remarquer que c'est au latin, via Cicéron et son formidable travail de *translatio* du lexique grec philosophique, que l'on doit de parler philosophie en français, dans une langue usuelle, quotidienne, commune, ordinaire (quatre épithètes *latines*...) ; que c'est avec la vieille notion romaine de *gravitas*, soit la qualité de celui dont les pieds sont lourds de la terre des campagnes, que nous sommes entrés dans le latin du Newton des *Principia*, c'est-à-dire dans la Physique moderne... Sans oublier pour autant la frappe latine du concept : voir à ce sujet les travaux de Pierre Legendre, en particulier sur le lexique du Droit et de l'État, ce binôme à vocation interplanétaire...

2. *Chaque mot a son patrimoine génétique*, et comme le rappelle Jules Marouzeau cité par Pierre Laurens<sup>14</sup>, pour le latin, comme pour le français, c'est autour de la racine, du radical que la langue, par dérivation — par *blastémie*, dirait Alain Borer<sup>15</sup> pour désigner la « régénération de la langue par ses racines » — fait fructifier son matériel, par un travail de soi sur soi où entrent en jeu suffixes et préfixes. On peut très vite sensibiliser de jeunes élèves à ce parcours : d'abord *la donnée première, stable*, voir par exemple la façon dont Alain Rey suit l'extraordinaire fécondité de la racine *gen*, invitant à réfléchir, à partir de l'apparition du nom *gène*, sur l'immense famille de mots provenant du grec *genos* « naissance, famille, descendance ».

Il faut considérer aussi le riche parti à tirer de la relatinisation, ce fil rouge du français, au plan sémantique et au plan de l'orthographe : la scission qui va affecter durablement le vocabulaire français opposant le fond ancien (issu de l'évolution phonétique) et le fond moderne, calque, image fidèle de l'*etumon* latin, permet de lutter contre l'impression d'arbitraire que peut donner l'orthographe française vécue souvent par les *frères ignorantins* comme une inutile contrainte absente des autres langues romanes.

On peut par exemple familiariser très tôt les jeunes élèves au mécanisme des doublets — qui ne sont pas pour autant des synonymes : ces mots qui proviennent deux par deux du même *etumon*, le premier fruit de l'évolution « naturelle » de la langue, le deuxième fruit de la relatinisation : il en va ainsi des mots mère / maternel, foi / fidèle, hôtel / hôpital, serment / sacrement, mûr / mature, froid / frigide, droit / direct, loyal / légal, conter / compter, œil / oculaire, doigt / digital, oreille / auriculaire, et tant d'autres... Il faut également mettre au compte de cette scission, commencée dès le Moyen Âge et qui, rappelle la linguiste Henriette Walter, « n'a pas cessé d'être un recours de la part des savants et des lettrés tout

12. Jacqueline de ROMILLY et Monique TRÉDÉ, *Petites leçons sur le grec ancien*, Paris, Stock, 2008, p. 171.

13. Hannah ARENDT, *La crise de la culture*, Paris, Gallimard, « folio/essais », 1972, p. 271-272.

14. *Op. cit.*, p. 71.

15. Alain BORER, « Le concert des immobiles et la blastémie », dans *Le bon air latin*, *op.cit.*, p. 170.

au long des siècles », la présence à côté des formes populaires de formes savantes réintroduites à partir du latin classique (croyable / crédible, tige / tibia, majeur / maire, lieu / local, etc.) ; à quoi il faut ajouter les familles étymologiques à double origine : *selenite* du grec, *lune* du latin ; et bien sûr, la liste impressionnante des mots et expressions latines restées telle quelles en français : voir le petit jeu auquel s'est livré Alain Rey dans le magazine *Le Point*<sup>16</sup>.

Pour l'orthographe, comme traces *monumentales* et efficaces de l'allégeance du latin au français, je me permets de renvoyer aux exemples donnés dans l'Avant-propos de *Sans le latin*<sup>17</sup>.

L'important reste, pour conjurer le *désoubli*, de réactiver la mémoire de la langue. Pour lutter contre l'usage machinalement banalisé des mots les plus en prise avec, par exemple, l'univers d'un collégien ou d'un lycéen, pourquoi dès la sixième, en début d'année, ne pas commencer par parcourir avec les élèves le trajet de ces mots : école primaire — ils en viennent —, collège, lycée, élection, délégué, classe, candidat, vote, majorité : ce lexique qui est celui d'un *vivre ensemble* dans une démocratie, celui de leur futur *métier de citoyen* ?

*3. Le vocabulaire est un domaine où les chemins du savoir coïncident avec ceux de la poésie.*

Se rappeler ici la belle formule d'Antoine Meillet, le grand linguiste de la langue latine : « Le sens d'un mot résulte de la totalité de ses emplois » : une définition qui satisfait pleinement Georges Mounin<sup>18</sup> car justement elle donne son *plein de sens* poétique au langage. Tout travail sur un poème peut, doit -être l'occasion pour le professeur de se faire le *puisatier* du lexique, de faire remonter les mots comme des « visages d'ancêtres oubliés » (Pascal Quignard). « Ce sont mes mots latins », peut dire Michel Deguy pour désigner quelques syntagmes fondamentaux de sa poésie : *consolatio*, *desolatio*<sup>19</sup> ; après Hugo, Baudelaire, Rimbaud, Ponge, si conscients que le latin est « la chair verbale » du français, Yves Bonnefoy rappelle aussi en poète combien la poésie latine, loin de tout emploi académique, a nourri en profondeur sa langue poétique<sup>20</sup>. L'étymologie peut se faire alors moins érudite que *pensive*, rêveusement fantaisiste. Il arrive même que le poète fasse faire carrément aux mots l'école buissonnière, comme l'avoue Valère Novarina, avec une tranquille ingénuité : « Il ne faut pas hésiter à franchir le pas, faire l'école buissonnière, courir au pays des étymologies d'invention (les vraies et les fausses). Je trouve beau — même si c'est faux ! — qu'Isidore de Séville écrive que le mot *homme* vienne de *humus* : car nous sommes faits d'argile. Sans doute fautivement, je relie toujours *vide* et *vaciller*. *Chair* et *charité* je les ressens liées, telles deux sœurs venant du même mot<sup>21</sup>. »

16. *Le Point*, « Latin-Grec, inventaire avant liquidation », 11 juin 2015, « La petite leçon d'Alain Rey », p. 65.

17. *Sans le latin...* sous la direction de Cecilia Suzzoni et Hubert Aupetit, Mille et une nuits, Fayard, Paris, 2012, p. 13.

18. Georges MOUNIN, *Sept poètes et le langage*, Paris, Tel Gallimard, 1992, p. 100.

19. *Pensées pour le nouveau siècle*, op.cit., p. 229.

20. Cecilia SUZZONI, *De l'aura du latin chez quelques écrivains contemporains*, article en ligne revue *Silène*.

21. Valère NOVARINA, *Voie négative*, POL, Paris, 2017, p. 86.



### III. Le vocabulaire gréco-latin : sésame d'un meilleur apprentissage, d'une meilleure compréhension du lexique culturel des langues étrangères :

Le latin a été la première langue vivante moderne de l'Europe, langue de l'échange intellectuel, toutes disciplines confondues, pendant dix siècles de vie active ! La traduction a trouvé son lieu de naissance à Rome, et à ce titre le latin reste le véhicule obligé d'une réappropriation par l'Europe de ses langues de culture, d'autant que l'*utraque lingua*, rappelle encore Antoine Meillet, a marqué de sa double tutelle lexicale tout le tissu culturel de l'Europe.

Soulignons l'intérêt, l'urgence qu'il y aurait à privilégier, s'agissant des langues romanes, espagnol, italien, un enseignement spécifique de la langue vivante à même de faire surgir une même filiation. Le poète Michel Deguy, évoquant son *éducation latine*, raconte comment son professeur de latin, M. Lecoq, procédait dans son enseignement en classe de sixième : non seulement il insistait sur la provenance latine ou grecque du mot français, mais aussi invitait à entrer dans la mémoire du mot, en insistant sur le *poids*, la *valeur* de l'*etymon*, avec également le souci de la grammaire et de la syntaxe ; mais il regrette qu'à cette occasion « toute la langue latine n'ait pas été sollicitée pour faire comprendre, dans le jeu structurel, la fraternité, la germanité, le cousinage de *toutes les langues romanes*<sup>22</sup> ».

Mais, au-delà des langues qui ont des affinités génétiques avec le latin, l'intérêt est grand aussi de sensibiliser les élèves à la part conséquente du latin dans les langues germaniques ; et d'abord et surtout du franco-latin dans la langue anglaise (l'histoire de la langue anglaise par la linguiste Henriette Walter est édifiante à ce sujet<sup>23</sup>). Il y a une évidence à redire avec le poète et critique Michael Edwards : le latin n'appartient pas seulement à la *Romania*, il appartient pleinement également à l'Angleterre médiévale (voir la déclaration de T.S. Eliot en 1923 : « L'Angleterre est un pays latin et nous n'avons pas besoin de tirer notre latinité de la France »). Je ne résiste pas au plaisir de citer ici un peu longuement la contribution de l'académicien, passionnément amoureux de ses deux langues, l'anglais et le français : « Les Anglais et tous les anglophones sont bilingues dans le sens qu'ils passent sans cesse entre le germanique et le latin, entre deux manières de voir le monde : le latin élève la langue anglaise au niveau de la pensée, le germanique lui donne le poids des choses. » D'où les exemples, parmi tant d'autres de doublets, comme *hapiness / felicity* ; *the dark / obscurity* : « Si la révolution avait eu lieu en Angleterre, commente Edwards avec un humour très *british*, les Anglais se seraient battus avec plus d'acharnement pour *freedom* et *brotherhood*, que pour *liberty* et *fraternity* (...). Ce mode double dans lequel les Anglais évoluent est admirablement lisible, exprimé dans le nom du pays : *The united Kingdom* : le *kingdom*, germanique, désigne la réalité du royaume, *united*, latin, la pensée qui l'a réuni » ; pour finir, ce jeu franco-latin est encore plus sensible dans la poésie : *To be or not to be, that is the question* : être ou ne pas être, c'est là la question : « en français, on ne sort pas du monde latin ; en anglais, une suite de petits mots germaniques, tous monosyllabiques, disent la vie et la mort, tels que Hamlet les ressent, avant de se heurter à un seul mot d'origine latine, et polysyllabique, qui nomme la « question » : le poète devait penser d'ailleurs à l'autre sens

22. Michel DEGUY, « *Macte animo, generose puer...* », *Sans le latin...*, op. cit., p. 211-212.

23. Henriette WALTER, *Honni soit qui mal y pense*, Le livre de poche, Laffont, Paris, 2001.

du mot latin, *quaestio*, en français, comme en anglais : torture : être ou ne pas être est en effet ce qui torture Hamlet<sup>24</sup>. »

Il faut également rappeler, que, au-delà de la filiation, c'est-à-dire du devenir du latin sous l'angle des évolutions naturelles, les langues anciennes, grec et latin, restent un « outillage de base » pour la culture européenne et au-delà encore : « rien de plus international que le latin et le grec », car comme le rappellent Alain Rey et Gilles Siouffi dans leur dernier essai<sup>25</sup>, les hommes cultivés, ceux qui savaient lire et écrire, avaient en commun ce socle linguistique : ils pouvaient facilement analyser les mots, les calquer, les traduire, et « comme ces réservoirs de grec et de latin étaient communs, ils ont servi de passerelles » : voir la fortune du mot néo-grec *entropie*, forgé à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par le physicien allemand Rudolf Clausius, avec sa dizaine d'emplois possibles dans le domaine scientifique : « si Clausius a créé ce terme, c'est parce que la structure grecque est facilement transportable d'une langue à l'autre : aucune langue n'a éprouvé le besoin de le traduire ».

Pour revenir à, et terminer sur l'Europe ce vaste tour d'horizon d'un vocabulaire aussi fructueusement nomade, il serait bon de rappeler que Léopardi, dans *Le Zilbadone*, (1821), rêvait d'un dictionnaire européen de la pensée qui réunirait tous les mots signifiant avec précision une idée claire et commune à presque toutes les langues modernes évoluées ; projet relayé plus tard par Valéry qui aurait souhaité « un bureau d'état civil de la langue » ; et mis à profit aujourd'hui par Barbara Cassin avec son *Dictionnaire européen des philosophies*. Et parmi tous les vocables qui ont fait la fortune du tissu lexical européen, il faudrait bien sûr faire un sort au mot « traduction » — *trans-ducere*, conduire au-delà — L'activité de traduire s'affirme en Europe avec les Romains qui sont historiquement la première civilisation traductrice<sup>26</sup>. La matrice dynamique du mot, exemplifiée par le suffixe *trans*, est préservée, au-delà des langues romanes, dans la plupart des langues européennes, slaves et germaniques, avec ses dérivations toutes latines aussi en français, transmission, transposition, transplantation, transmutation ; avec tous ces *mots mis à découvert*, pour reprendre la métaphore d'Alain Rey, on est au plus près de cet espace dialectique de la traduction, qui est en fin de compte la forme constitutive de l'Europe.

## Conclusion

Le vocabulaire : plus on en a, moins on est susceptible de s'en laisser conter, plus on entre en langue avec l'autre avec plaisir, mieux on conjure la violence souterraine de l'échange. On peut s'en servir, il est vrai, pour asservir l'autre, le déstabiliser, mais là on rejoint le procès que l'on peut faire au visage *bifrons* de la langue et à la culture en générale qui sait s'accommoder de toutes les barbaries, comme nous en a averti Walter Benjamin.

La mémoire des mots nous protège des poncifs, des démagogues et de l'air du temps, quand il se fait par trop étourdi. Il faut se battre pour une *lexicographie engagée* ; d'autant

24. Michael EDWARDS, « Le jeu du latin dans la poésie anglaise », *Sans le latin...*, op., cit., p. 129-133.

25. Alain REY et Gilles SIOUFFI, *De la nécessité du grec et du latin*, Paris, Flammarion, 2016, p. 183 et p. 184 pour la citation suivante..

26. Comme le suggère l'abondance des mots latins pour dire le processus de la traduction : *traducere*, *convertere*, *imitari*, *explicare*, *exprimere*, *reddere*, là où le grec peut se contenter de *hermeneuein*...

que les mots anciens, comme se plaisait à le dire Karl Kraus, « chacun peut les prendre : ils n'appartiennent à personne ».

Je conclurai sur ces mots, vigilants, de Hannah Arendt, dans l'épisode du *pêcheur de perles*, son essai consacré Walter Benjamin :

Toute époque pour laquelle son propre passé est devenu problématique à un degré tel que le nôtre doit se heurter au phénomène de la langue ; car dans la langue ce qui est passé a son assise indéracinable, et c'est sur la langue que viennent échouer toutes les tentatives pour se débarrasser du passé. La *polis* grecque continuera d'être présente au fondement de notre existence politique, au fond de la mer, donc aussi longtemps que nous aurons à la bouche le mot « politique ».